Zeitschrift: Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de

Berne

Herausgeber: Société Oeconomique de Berne

Band: 1 (1760)

Heft: 1

Artikel: Essai sur la question proposée par la Société Oeconomique de Berne

pour l'année 1759

Autor: Stapfer, Albert

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-382473

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

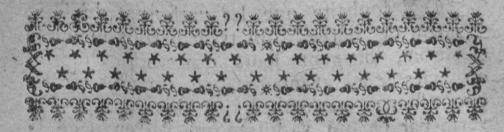
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 30.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



H.

*ESSAI

FAR LA SOCIETE OECONOMIQUE DE BERNE POUR L'ANNEE 1759.



BA QUESTION PROPOSEE EST CONCUE EN CES TERMES.

Expliquer.

ES vaisons qui doivent engager la Suisse Les par présérence à la culture des bleds: Les empéchemes généraux & particuliers, qui s'y rencontrent: Les moiens généraux & particuliers, que ce Païs sournit relativement à cette culture.

D'3 Land of L'ON

* Nous devons cette piece, dont l'Original est ácris en Allemand, & qui a obtenu le premier prix, à Mr. Albert Stapfer, Diacre de l'Eglise à Diesbach, près L'on de Berne, qui travailleront sur cette question, dirigent leurs observations sur les obstacles & les avantages, en un mot sur les circonstances particulières à leur païs. On verra par ce qui va suivre que j'ai envisagé la chose sous ce point de vüe, de manière cependant que la plupart de mes observations peuvent se rapporter à la Suisse en général.

ON aura pu remarquer trois parties dans la queltion proposée, elles feront le plan de cette dissertation: la première regarde la nécessité & les avantages de la culture du grain dans la Suisse: la seconde les obstacles généraux, & particuliers qui en arrêtent les succés: la troisième enfin présente les avantages dont la Suisse jouit à cet égard.

L PARTIE.

Il ne paroit pas que la premiere question foit sujette à bien des difficultés. Personne ne contestera, je pense que la culture du grain ne soit nécessaire: il sera facile de prouver par là même son importance par raport à nôtre patrie: etablissons cependant cette vérité sur des principes généraux, & en l'examinant ensuite plus en détail tâchons de faire sentir jusqu'à

près de Thoune. Son Style tout simple est une preuve évidente de sa grande pénétration & de ses principes patriotiques, en ce qu'il a préséré d'être utile, & intelligible à tout genre de Lecteurs, au but de se faire honneur à soy-même par un Style plus élevé & recherché, en negligeant par contre l'avantage général.

jusqu'à quel point cette nécessité peut s'étendre.

SI un païs manque de plusieurs choses, qui servent à l'entretien, ou à la comodité de la vie: si les habitans sont obligés de les tirer des païs étrangers, sans pouvoir leur donner en échange de ses propres productions en aussi grande quantité; on conçoit sans peine que ce païs là verra ses habitans diminuer peu à peu, & qu'il n'est pas éloigné de sa ruine totale, à moins que la disette ne soit reparée par un commerce avantageux & bien dirigé.

QU'UN païs au contraire produise tout ce qui sert à l'entretien & aux comodités de la vie: Qu'il soit indépendant des nations voisines, ou du moins, qu'il puisse leur four-nir assés de ses productions pour compenser la valeur de ce qu'il tire d'elles: ce païs là a certainement atteint le premier degré de son bonheur. Il peut subsister sans que l'on remarque cependant que ses richesses, ou son bonheur s'augmentent d'une manière sensible.

MAIS quand un païs peut fournir à ses voisins de son supersu; quand la somme de ce qu'il envoie au dehors est beaucoup plus considérable que celle de ce qu'il en tire; quand un commerce étendu & florissant le met en état de fournir à ses voisins ce qu'il va acheter dans les païs éloignés; le bonheur de ce païs là est parvenu à son comble; les richesses des autres peuples s'y accumulent; ses habitans se multiplient & s'enrichissent; sa puissance s'augmente; son état devient plus puissance s'augmente; son état devient chaque

chaque jour plus florissant; bientôt il attirera sur lui l'admiration de l'univers. On n'aura pas de peine à saisir ces principes, & personne ne s'avisera de me les contester.

IL est certaines nécessités, & même de celles, qui apartiennent à l'entretien de la vie, que nôtre Patrie ne posséde pas, ou du moins elle n'en a pas affes pour fournir au besoin de tous ses habitans. On scait, par exemple, qu'elle est obligée de tirer la meilleure partie de son sel des pais etrangers: elle n'a pas non plus affés de grains: On sçait que le Canton de Zurich en tire chaque année une très grande quantité de la Souabe, & que de là on le transporte dans les autres Cantons. Le Païs de Vaud achéte beaucoup de grains de la Bourgogne; il fort par là des sommes considérables hors du païs. Je ne nie pas qu'il n'arrive quelquesfois, que l'on en fait sortir de la Suisse pour les pais étrangers, mais qui est ce qui me contestera, qu'il n'en entre beaucoup plus qu'il n'en fort? Il semble que cette premiere raison devroit suffire pour établir ma propolition. Faire Heurir la culture du grain c'ett retenir dans le païs une grande quanrité d'argent qui en sort: c'est augmenter d'autant ses richesses; mais ce n'est pas encore là tout ce que j'ai à avancer.

LA Suisse manque de bien d'autres nécessités, ou pour mieux dire de bien d'autres supersuités, que la délicatesse & le luxe nous rendent nécessaires. Bien qu'il y croisse beaucoup de vin nous en tirons une quantité con-

confidérable de Bourgogne & d'Alface, tandis qu'il n'en sort que peu ou point de chés nous. Les draps, les étoffes de soye, le thé, le caffé, le sucre, les épiceries, sont autant de choses, qui nous viennent du déhors. En un mot, que l'on jette un coup d'œil dans la plupart de nos magafins, on n'y verra que des marchandises étrangéres. J'avoue que ce ne sont pas des nécessites réelles, mais le luxe, la délicatelle & une manière de vivre différente nous les ont rendues indispensables. Il est probable que la Suisse auroit assés de vin, si on içavoit l'emploier comme il faut. Mais bien des gens seroient extremement affligés, s'il falloit se priver entiérement de cette liqueur, ou du moins en prendre plus modérément. Plusieurs personnes accoutumées à porter des habits de soye, seroient bien fachées de les changer contre des étoffes de laine fabriquées dans leur païs. Cette personne délicate dont le palais est devenu insensible par les excés, a besoin des épiceries pour ranimer fes fens amortis.

IL est vrai que la Suisse a des productions qui lui sont propres, & qu'elle peut partager avec ses voisins. On doit mettre au premier rang les chevaux, les bétes à corne, & les fromages. On y sait beaucoup de toiles, qui ont cours dans les païs étrangers. On y a des manufactures & des fabriques, qui y sont entrer de l'argent. Ici il est naturel de demander, s'il entre plus d'argent dans nôtre Patrie, qu'il n'en sort: si ces deux sommes sont égales, ou bien, si nos dépenses surpassent

fent nos revenus. Les bornes étroites d'une dissertation comme celle ci ne permettent pas que je m'engage dans de longs calculs. Quelques observations, fondées sur l'expérience, décideront la question.

IL n'est pas possible qu'il sorte plus d'argent de la Suisse qu'il n'y en entre, car suivant le premier principe que j'ai établi plus haut elle seroit épuisée depuis longtems, ce qui est entiérement contraire à l'expérience. On y trouve encore beaucoup de personnes riches, & en particulier plus de païsans très à leur aise, que dans plusieurs autres païs.

ON ne peut pas non plus admettre, que ce que la Suisse tire pour ses propres productions, surpasse considérablement ce qu'elle envoie au déhors en échange des marchandises étrangéres. Car si cela étoit ce seroit un des plus riches païs de l'Europe, c'est ce que personne ne s'avisera de soutenir. D'ailleurs, une seule observation va faire comprendre ce que l'on doit croire à ce sujet. Faifons attention aux circonstances dans lesquelles nous nous trouvons. Un païs qui n'a pas de dépenses extraordinaires à soutenir, qui jouit depuis si longtems des douceurs de la paix, dont le sage gouvernement no se méle pas des différens de ses voisins; un païs qui n'est pas soumis à des Princes superbes, dont les dépenses inutiles précipitent les sujets infortunés dans la misére, bien au contraire un pais dont les Magistrats biensaisants distribuent même de leurs propres revenus: Comment un païs, si favorile.

rifé, ne s'enrichiroit-il pas, s'il y entroit plus d'argent qu'il n'en sort? Il ne reste donc que le seçond cas, c'est que les revenus de la Suisse sont égaux à sa dépense. L'importation balance l'exportation. La Suisse par là même n'a pas encore atteint le plus haut degré de prospérité. Pour y parvenir il faut augmenter ses productions & diminuer ses dépenses. Qu'y a-til de plus propre pour cela que l'encouragement de la culture du grain. Si la Suisse en produisoit assés pour entretenir ses habitans, les fommes, qui en sortent anuellement pour le commerce du grain y resteroient. Mais si elle étoit en état d'en fournir encore à ses voisins, ses richesses augmenteroient davantage. Je ne crois pas que ce dernier cas soit impossible, au moins dans le Canton de Berne. Ce n'est pas tout, l'encouragement de la culture des grains augmenteroit encore nécessairement les autres productions du pais, & nous mettroit en état d'en envoier en plus grande quantité chés les étrangers. j'ai déjà remarqué que le commerce des chevaux, des bêtes à corne & des fromages est une des principales richesses de la Suisse. Cette proposition est confirmée par l'expérience. que cette branche de commerce est un peu arrêtée, on entend tout le monde se plaindre de la disette d'argent; au contraire le païs est généralement plus riche, lorsque l'oposé arrive.

ON comprendra maintenant sans peine qu'en encourageant la culture des grains, on augmente austi cette source de nos richesses.

Pour

Pour entretenir & fortifier les chevaux il faut une assés grande quantité de grains. On engraisse les bêtes à corne avec toutes sortes de grains, & l'on n'y réussit pas avec du foin seul: Le parsan leur donne même du grain, sans avoir dessein de les engraisser, pour en tirer plus de profit; mais il n'est en état de le faire que lorsque le grain est abondant & à bon marché. Qui ne voit la conclusion qu'on peut en tirer, que l'encouragement de la culture des grains contribue à augmenter le commerce des chevaux & des bêtes à corne? Je ne parle pas ici de la paille, ni des fourages, qui seroient aussi par la considérablement augmentés; j'entrerai là dessus dans quelque détail, lors qu'il en sera tems.

QUAND même l'augmentation de la culture des grains ne produiroit pas l'effet, dont nous venons de parler; il est certain, que les choses restant sur le pied où elles sont, la Suisse seroit en état de fournir une plus grande quantité de ses productions nationales aux étrangers. Il est connu, que les habitans de ces montagnes, qui produisent le plus de bétail & de fromage, mangent fort peu de pain, lors que le grain est monté à un certain prix. Pour l'epargner, ils tuent quelques pieces de bétail; & accoutumés des leur jeunesse à ce genre de vie, ils se nourrissent de viande & de fromage. Quand au contraire le grain plus abondant est à un prix plus modique, ils mangent plus de pain & ils vendent plus de bétail & de fromage. Le lecteur tirera lui même la consequence; je la passe sous silence pour

pour raporter ici une observation que je ne puis pas m'empêcher d'ajouter. J'ai dit plus haut, qu'il entroit beaucoup de vin étranger dans la Suisse; peut-être que l'encouragement de l'agriculture préviendroit encore les dépenses considérables, que le luxe & les excés oc-En Hollande, en Ancasionent à cet égard. gleterre, & dans la plus grande partie de l'Allemagne, il se fait beaucoup de Biere, qui compenie du moins en partie la disette du vin. Dans ce païs, la cherté du grain rend la Biere presque aussi chére que le vin. On peut même dire, plus chére que le plus mauvais Si le grain étoit plus abondant, cette liqueur ne couteroit pas plus qu'en Allemagne & ailleurs, & il est apparent que plusieurs personnes en teroient ulage. Par là l'on auroit moins besoin de cette grande quantité de vins étrangers qu'on fait entrer annuellement.

J'ESPERE d'avoir suffisament établi la nécessité de la culture des grains dans nôtre Patrie. On me permettra de rassembler toutes ces considérations dans un raisonement en forme. Ceux qui me reprocheront que cette méthode sent un peu trop l'ecole, voudront bien faire attention, qu'elle contribuera à la clarté de cette dissertation.

TOUT ce qui contribue à diminuer les dépenses étrangéres de la Suisse; tout ce qui augmente ses revenus, ses richesses, & les productions du païs. Tout ce qui établit ainsi son bonheur. Tout cela, dis-je, est d'une premiere nécessité pour elle. Or la culture des

des bleds produit ces effets importans. Donc elle est d'une nécessité absolue pour elle. J'ai prouvé suffisament l'une & l'autre des prémisses. Par là même, la conclusion, que j'en tire est nécessairement vraie.

PREVENONS encore une objection, que l'on pourroit me faire ici. Le commerce ne mettroit - il pas nôtre chére patrie, dans le même état florissant, où vous prétendés la placer par la culture des bleds? La Hollande ne produit aucune espèce de grain, & elle ne laisse pas d'être riche.

J'ACCORDE tout cela. Je l'ai même déjà insinué dans un des principes, que j'ai établi plus haut. Mais la situation de la Suisse elt-elle aussi avantageuse pour un commerce florissant, que celle de la Hollande? Avonsnous une mer par le moien de laquelle, nous puissions envoier nos vaisseaux dans les quatre parties du monde, échanger nos marchandises, contre celles de tous les peuples de l'univers, & les vendre ensuite à d'autres nations, avec un profit considérable? Et quand même nous pourrions rendre nôtre commerce ausli florisfant, que celui de la Hollande, l'un empêchet'il l'autre? La Hollande n'a point de terres labourables, tandis que nous en avons. commerce des Anglois n'est pas moins considérable que celui de leurs voisins, cependant c'est un des païs, où l'agriculture fleurit le plus, & où on en fait le plus de cas. bonheur pour ma chére patrie, si elle se trouvoit dans les mêmes circonstances! Si l'agriculgriculture & le commerce y étoient sur un pied également avantageux! L'une conduit à l'autre ou le soutient.

MAIS, aussi longtems que le commerce n'est pas bien établi, il n'y a aucun moien plus propre à mettre la Suisse dans un état florissant, que l'agriculture. Que dis - je? L'agriculture, ne laisseroit pas d'être indispensablement nécessaire, quand même nos vœux seroient accomplis par rapport au commerce. Sans cela une grande étendue de terre, nous deviendroit inutile, & ce n'est pas là le cas de la Hollande. Or il est certain, que c'est un grand mal pour les habitans d'un païs, lors qu'ils ne tirent pas tout le parti possible de leurs terres.

CETTE derniere proposition me conduit naturellement à la seconde question, que je me suis proposé d'examiner dans la premiere partie de cette dissertation: Jusques à quel point s'étend la nécessité de la culture du grain dans la Suisse?

QUAND je dis que la culture des grains est nécessaire, je ne veux pas dire que l'on doive couvrir la terre de bleds. Cela seroit mème impossible. On entend seulement par là, que l'on doit tirer de chaque terrein toute l'utilité possible; que l'on doit s'apliquer à l'agriculture, principalement dans les lieux, où l'on peut le faire, sans diminuer le prosit, que l'on tire des autres parties du terrein : on doit au contraire l'abandonner par tout, où elle seroit un obstacle à ce que l'on prositat des

des autres terres. Pour expliquer mon idée, je vais examiner les différentes sortes de terrein, que l'on trouve dans la Suisse; faire connoître ceux dans lesquels la culture des grains est utile, & par là même nécessaire.

L'ON y trouve d'abord les alpes, & les autres païs montagneux, qui ne sçauroient servir à l'agriculture, & qui ne sont bons que pour des pâturages. Pour que ces lieux élevés ne soient pas inutiles, il faut que dans la plaine on recueille assés de sourage, pour entretenir pendant l'hiver, non seulement le bétail, dont on a besoin pour l'usage des vallées, mais aussi celui qu'on envoie en été sur les montagnes. On doit pouvoir y élever de jeunes bêtes, qui remplacent celles que l'on vend en automne, lors qu'elles quittent les montagnes. Sans toutes ces précautions de détail, on ne pourroit pas garnir les montagnes en été, & elles deviendroient inutiles.

ON trouve en second lieu dans la Suisse des prés, d'un fond humide, qui raportent constamment de l'herbe d'eux mêmes. Cette espèce de terrein se trouve ordinairement dans les valées, entre les plus hautes montagnes; quelquesois aussi au bord des lacs & des rivières, qui sont à peu prés au même niveau qu'eux. Ils tiennent un milieu entre les terres séches & les marécages. On ne peut pas en tirer beaucoup d'usage, pour la culture des grains, en particulier pour ceux, qui passent l'hiver dans la terre, & qui aiment par là même les terroirs secs. L'humidité est moins

moins funeste aux petites graines, c'est pour celles là qu'on peut l'emploier. Cependant on ne s'avise guere de labourer ces terres, qui raportent assés d'elles mêmes, sans qu'on y donne aucun soin. On auroit tort d'en agir autrement, surtout dans les païs de montagnes, où il y a le plus de ces prés humides, parce qu'on doit y avoir égard à tout ce qui peut servir à entretenir le bétail des alpes pendant l'hiver. On n'y a d'ailleurs pas assés de fourage pour cette saison, puis que les habitans sont obligés de descendre dans la plaine, pour y consumer celui, qu'ils peuvent trouver à acheter chés quelques particuliers, qui en ont du superflus. La communauté par exemple de Diemtigen peut entretenir en été sur ses montagnes trois fois plus de bétail, qu'elle n'en peut nourrir en hiver dans l'étable.

ON me faisoit l'éloge de l'excellence de l'épautre que produisoit la terre dans le Grindelwald: Elle rendoit, disoit - on, en la separant de la bourre plus de la moitié en grain pur. Pourquoi donc, demandois-je alors, vos champs ne sont-ils pas plus grands, que les jardins potagers d'un païsan commode? Nous avons plusieurs montagnes, repartit - on à l'instant, où nous mettons nôtre bétail pendant l'été, obligés de l'entretenir aussi pendant l'hiver, nous ne pouvons pas ensemencer autant de terrein, que nous le voudrions. Ces bonnes gens se plaignoient aussi, que lors qu'ils avoient une fois mis du grain dans ces terres humides, il n'y croissoit plus d'herbes de Je pense que l'art pourroit facilelongtems.

ment corriger ce défaut de la nature, si c'en est un réel.

LA troisieme espece de terroir de la Suisse, consiste en des terres séches. La plus grande partie de l'Ementhal, dans le Canton de Berne, est occupé par des biens de campagnes à clos, appartenants à des particuliers, & tout le terroir y est le même. En général on trouve les terres de cette espece dans les endroits montagneux, où il y a peu de plaines. Les Possesseurs n'ensemencent guere que le quart, ou tout au plus le tiers de leurs fonds. Le reste rapporte de l'herbe. Ici la culture du bled est indispensablement nécessaire, non seulement à cause de l'avantage que l'on retire du grain considéré en lui même. Mais la culture renouvelle la terre, elle l'ameublit, elle lui donne de nouvelles forces, & elle la rend ainsi plus propre à produire de l'herbe en plus grande abondance.

SI on ne labouroit jamais une terre de cette forte, elle deviendroit peu à peu si compacte, que malgré le soin qu'on prendroit d'y mettre des engrais, elle ne produiroit que peu d'herbe. Ainsi en n'y semant jamais du grain, on la gâteroit entiérement.

LA Suisse en quatrieme lieu, a de vastes plaines, dont le terroir est sec. ON me dispensera de prouver que l'on doit y semer du grain. La nature elle même semble nous le dire. Sans cela on n'en tirera que peu ou point de fruit, si on y manquoit on pécheroit contre cette régle si judicieuse; c'est que dans

dans un païs on ne doit laisser aucun morceau de terrein sans culture.

EN cinquieme lieu, nous rencontrons dans nos campagnes des prés, qui peuvent être arrosés. On n'y seme aucune sorte de grain, en particulier dans ceux, où il y a assés de bonne eau. Je pense que l'on fait bien. Car ils demandent ainsi peu de travail, tandis que le profit, qu'on en tire est asses considérable; on peut même dire, il est plus grand qu'il ne le seroit, si on y semoit du grain. D'ailleurs sans ce terrein, ou on ne pourroit pas entretenir le bétail en hiver, ou les montagnes ne seroient pas garnies en été. Enfin, loin de nuire à l'agriculture, cet emploi du terrein contribue beaucoup à avancer ses progrés. Je ne m'arrête pas à en parler ici, parceque j'aurai occasion d'y revenir dans la fuite.

EN sixieme lieu, on trouve dans nôtre païs de vastes marais. J'ai peu de chose à en dire, Seulement dois- je remarquer, qu'il faut, s'il est possible, emprunter le secours de l'art pour les dessécher. Car naturellement ils ne sont pas propres à être ensemencés.

EN septieme lieu enfin, on a beaucoup de vignes & de bois. Je ne parle ici ni des uns ni des autres, parceque j'aurai occasion d'en parler ailleurs.

PAR ce que j'ai dit sur les différentes especes de terre, on peut voir celles où il seroit utile de semer du grain, & celles où il E 2

ne le seroit pas. On peut déterminer par là, jusques à quel point il est nécessaire d'ensemencer les terres. On doit le faire, pour me résumer, toutes les sois que cela n'empêche pas, que l'on ne fasse un meilleur usage de tout le terrein qu'on possede.

II. PARTIE.

JE passe maintenant à la seconde question proposée: Quels sont les obstacles généraux particuliers, qui arêtent les succés de l'agriculture dans la Suisse.

EXAMINONS premierement les obstacles généraux, de là nous passerons ensuite aux particuliers.

I, LE premier Obstacle général à la culture du grain, c'est la mauvaise terre, qu'on y rencontre presque par tout. Il faut beaucoup de travail & de fraix pour la préparer. Pour montrer plus exactement quelle est la nature de ce premier obstacle, je vais examiner les différentes especes de terres, qui couvrent la surface extérieure de nôtre globe. Ces terres sont de bien des especes différentes, & les physiciens ne se sont pas assés appliqués à cette partie de l'histoire naturelle. On pourroit les distinguer par leur poids, par leur ténuité & par une infinité d'autres méthodes. Il suffira d'en indiquer ici quatre especes, de marquer celles qui sont propres au labourage, & de voir si elles se trouvent dans la Suisse.

LA premiere & la meilleure espece de terre

est celle qui paroit noire dès qu'elle est mouillée, mais qui devient grifatre à mesure qu'elle se seche. Il paroit que ce n'est autre chose que les débris des plantes pourries. Tout croit facilement dans cette terre. On la travaille sans beaucoup de peine. Il faut peu de sumier dans les lieux, où elle se trouve naturellement. Ainsi, on voit en Alsace, dans le Palatinat, en Flandre & ailleurs, qu'un païsan peut labourer avec un seul cheval, & qu'il jette son fumier dans la rivière. On trouve peu ou point de cette terre dans la Suisse, si ce n'est peut-être dans les jardins potagers, où elle est plutôt le fruit de l'art que de la nature. L'engrais & la culture ont rendu telle la mauvaise terre, qui y étoit auparavant. On en trouve encore sous le gason dans les prés qui sont arrosés par de bonne eau, sur tout de celle dans laquelle on a délayé du fumier. En un mot la nature ne nous a donné absolument aucune terre de cette espece.

LA seconde espece de terre, qui tient aussi le second rang pour la bonté, est celle qui est grasse & forte. Elle se tend dans les sécheresses, pour se refermer dès qu'il fait un tems plus humide. En général, on peut dire, qu'elle est bonne pour le labourage, mais il y en a de plusieurs especes inférieures à cet égard les unes aux autres. Elle n'est pas à beaucoup près à comparer avec la première, car il faut beaucoup d'engrais pour la fertiliser. La cohérence de ses parties la rend dissicile à travailler, & elle n'est pas propre à toutes les especes de grain. On en trouve

assés dans nôtre païs, mais moins que des deux autres, que nous allons examiner.

LA troisieme espece est la terre graveleuse. Elle est sans contredit la moindre pour la culture des grains, & pour toutes fortes d'usages. Tout engrais y devient inutile. Peut - être qu'un travail assidu pourroit la bonisier, si l'on doit en croire les plus grands physiciens, Du Hamel, Kruger & Muschembroek. Selon eux la terre graffe n'est autre chose qu'un sable fin, extrémement broié. A force de le travailler ses particules frotées les unes contre les autres se réunissent & forment une sorte de terre grasse qui se lie. L'usage que l'on feroit de ce moien ne sçauroit jamais compenser la peine, qu'il coute. On ne rencontre que trop de cette sorte de terre. Grand nombre de nos champs ne sont qu'un amas de gravier & de pierres.

LA quatrieme espece est un mélange de la seconde & de la troisieme. Elle tient le milieu entre l'une & l'autre. C'est celle dont nous avons le plus. Elle peut servir au labourage, mais elle n'est pas aussi bonne, que les deux premieres especes, elle a cependant cet avantage, c'est que toutes sortes de grains y réussissement, lors qu'on a eu soin d'y mettre beaucoup d'engrais.

PEUT-ETRE que toutes les autres especes de terres que l'on pourroit distinguer, ne sont qu'un mélange de ces premieres, avec une plus ou moins grande quantité d'eau. Quoiqu'il en soit, en voilà ssés pour faire voir, voir, que la Saisse a plus de mauvais terrein que de bon: et c'est là le premier obstacle que je trouve contre la culture des grains. Ce seroit ici le lieu de parler des moiens de bonisser la terre. Mais la question proposée ne demande que les obstacles, sans parler des moiens, qu'on pourroit emploier pour les prévenir. Je ne puis cependant pas m'empêcher de faire une observation: on peut voir par la division des dissérentes especes de terres, comment une espece peut être bonisée en la mélant avec une autre. C'est ainsi que la marne peut sertiliser un terrein graveleux.

II. LE second obstacle que je trouve à la culture du grain, ce sont les rigueuxs de la saison, qui se font sentir particulièrement en hiver & au primtems. Situés entre le 45°. degré 40 minutes & 47°. degré 45 minutes de latitude, on seroit tenté de croire, que nous habitons un des plus beaux climats de l'Europe parceque nous somes presque également éloignés de l'Equateur & du Pole. pendant plusieurs pais plus septentrionaux que le nôtre, jouissent d'un climat beaucoup plus tempéré. Nous avons beaucoup d'endroits, ou les rigueurs sde l'hiver se font tellement sentir, que l'on n'y peut semer aucune graine ou tout au moins aucun bled d'hiver. Je ne parle pas ici des hautes montagnes, que l'on ne peut pas habiter pendant les froids, mais de quelques vallées fort peuplées. Dans les lieux les plus tempérés, l'on voit tomber de la neige au milieu du printems, ce qui fait un tort confidérable à la semence. C'est là la raison, pour laquelle on emploie tant de semence. L'hiver en consume beaucoup, & il n'en laisseroit point, si on ne la semoit pas extrémement épaisse. La principale cause de ce mal n'est pas difficile à déviner. La Suisse est plus froide que les pais voisins de la même manière qu'une isle qui est élevée au milieu de l'océan, & qu'une colline est plus froide que les plaines qui l'environent. Si l'on examine combien l'Are a de chute depuis Berne jusqu'à l'endroit où elle se jette dans le Rhin, & combien ce dernier fleuve en a jusques à Bâle, on pourra comprendre combien nôtre capitale est plus élevée que Bâle, & que l'Alsace, & par là combien l'Alsace est moins élevée que la Suisse. Nous sommes donc comme fur une haute montagne, en comparaison des païs voisins. De là ces variations subites du froid au chaud; de là ces neiges tardives au milieu du printems; de là la rigueur de la faison en hiver. Tous ces phénoménes ne s'aperçoivent dans nôtre climat, que sur les montagnes, & à une certaine hauteur dans l'atmosphére. C'est pour cela encore que les parties septentrionales de la Suisse sont beaucoup plus tempérées que les parties méridionales, parceque les unes sont moins élevées que les autres.

111. JE trouve le troisieme obstacle dans les préjugés & l'ignorance des gens de la campagne sur la culture des terres. Un païsan n'apprend à son fils, que ce qu'il a lui même appris de son pere. Toujours uniform dans ses procédés,

dés, il n'essaie rien de nouveau. Si on lui propose quelque nouvelle méthode, propre à bonisier ses terres, il répond avec un froid glaçant, ou avec un sourire moqueur; nos peres, plus sages que nous, n'ont jamais rien fait de pareil. Il ne conçoit pas comment il est possible d'imaginer quelque chose que son pere n'ait pas sçu. Il a vécu jusques ici avec le revenu de ses terres, c'en est assés; il est persuadé qu'il a atteint le plus haut degré de science dans l'agriculture. Le préjugé va si loin que ceux qui voudroient tenter quelque chose de nouveau, sont exposés aux railleries de leurs voisins, si le succés ne suit pas immédiatement leur entreprise: Réussissent - ils au contraire les autres en sont surpris; mais ils ne laissent pas de continuer de suivre leur ancienne méthode, dans la crainte que la nou-Il faut qu'une velle n'ait des suites fâcheuses. expérience d'un demi siècle ait prouvé au païsan la bonté d'une méthode, pour l'engager à la suivre. De là vient que le commun des gens ne se soucient point des nouvelles découvertes qu'on pourroit faire pour perfectioner, ou pour encourager l'agriculture. On ne fe soucie pas des disférentes méthodes que l'on fuit dans les païs étrangers: on les ignore; & quand on les scauroit, on n'auroit garde de les imiter. Qui ne voit combien ces préjugés sont funestes?

IV. LE quatrieme Empêchement vient de la qualité des païs, qui environent la Suisse. La France, l'Italie & la Suabe, non seulement ont asses de grain, pour entretenir leurs habitans; E 5 mais

mais ils peuvent même nous faire part de ce qu'ils ont de trop. On pourroit objecter à cause de cela, que le grain seroit à trop bas prix, si on en semoit en si grande quantité, que le païs en produisit plus, qu'il n'en faut pour nourrir ses habitans. On ne pourroit pas le vendre chés nos voisins, qui en ont plus qu'il ne leur en faut; le laboureur ne pourroit pas substisser, parceque son travail & ses avances ne seroient pas suffisament payées.

CETTE objection ne me paroit pas fort embarassante: il seroit à souhaiter que nous fussions dans le cas d'avoir plus de grain, qu'il ne nous saut. On trouveroit bientot le moien de se désaire de ce qu'on auroit de trop. Je ne m'y arrête pas plus longtems, parceque j'en ai déjà parle dans ma premiere partie, & que j'aurai occasion d'y revenir.

V. CINQUIEME obstacle qui s'oppose à la culture des grains. Malgré grand nombre de contradictions auxquelles je serai exposé ici, je tiens, que la grande quantité de bois, dont nôtre païs est couvert, nuit beaucoup à l'agriculture. D'un côté, ils occupent un terrein, qui pourroit être ensemencé, & de l'autre ils rendent nôtre pais plus sauvage & nôtre climat moins tempéré. Cette derniere proposition est une vérité, dont personne ne doute maintenant, & que l'expérience confirme chaque jour. Les François & les Anglois l'ont éprouvé dans leurs possessions en Amérique. Ils s'emparoient d'un païs, que le froid leur faisoit regarder comme inhabitable, mais dès qu'ils

qu'ils avoient commencé à extirper les forêts le climat devenoit plus doux, le terroir plus fertile, ensorte qu'aujourd'hui ces contrées font d'un raport considérable Tous les voiageurs confirment cette observation. Personne ne doute aujourd'hui que l'Allemagne ne doive sa fertilité, & la beauté de son climat à l'extirpation des bois. Les anciens nous la décrivent comme un païs qui étoit rude & fau-. vage, couvert d'immenses forêts. De 'nos jours les lieux mêmes qui étoient alors couverts de bois, sont changés dans des contrées agréables & fertiles. Telle en particulier que la Saxe & la Thuringe, Provinces anciennement moins fertiles. Pourquoi douterions nous que la même cause ne produise chés nous le même effet. & quelle ne nuise ainsi à l'agriculture.

MAIS, m'objectera - t'on, le bois est déjà si cher, que l'on n'en trouve presque plus dans bien des endroits. On se plaint tous les jours de cette diminution; que seroit-ce, si nous en extirpions encore davantage? J'accorde tout cela. Mais n'est-il pas vrai que l'on perd beaucoup de bois dans plufieurs endroits, où il y en a beaucoup. Ce grand nombre de haïes mortes que l'on fait annuellement contre les ordres du fouverain, dans les lieux où l'on pourroit planter des haïes vives: La manière de bâtir des gens de la campagne, dont les maisons ne sont composées que de bois & de paille, emploie une grande quantité des plus belles plantes. D'ailleurs on ne prend ordinairement que peu ou point de soin des forêts. Si les particuliers qui en possédent

ne les laissent pas dépérir, la plus grande partie, qui est entre les mains des communautés, est dirigée comme tous les biens communs, c'est - à - dire assés mal. qui y ont part cherchent à en tirer, pour leur particulier, tout le parti qu'ils peuvent. Je voudrois me donner le plaisir de placer un Hollandois, sur une montagne, d'où l'on put apercevoir une grande partie de nôtre païs. Là j'entendrois ce qu'il me répondroit, quand je lui dirois: voilà un païs où un très grand nombre de personnes se plaint de manquer de bois. Sans doute, qu'il croiroit qu'on prétend le tromper, parcequ'il est certain qu'il auroit sous les yeux presque autant de bois que de terrein découvert. Mais la Hollande fait usage des tourbes, sans doute, & nous pouvons en avoir, & nous ne nous en servons pas comme il faut. A la campagne même elle est peu connüe. Je connois quelques marais, qui rapportent peu, ou rien à leurs propriétaires, & dont le fond est de pure tourbe, dont on ne fait aucun ulage.

LES obstacles, que je rapporterai dans la suite, ne sont pas si généraux, que les précédens. Ils ne regardent pour la plupart que le Canton de Berne.

VI. LES pâturages communs, que l'on nomme en Allemand Allmenten, forment un fixieme obstacle à la culture des grains. Il y en a beaucoup trop dans le Canton de Berne.

JE suis à peine le maitre de moderer les monvemens d'indignation, qui m'animent, lorsque

lorsque je considére le tort considérable, que ces terreins communs occasionent à nôtre païs, par rapport à l'agriculture. Quelques uns de ces terreins consistent en des montagnes, contre lesquelles je n'ai rien à dire, parceque leur nature les rend inutiles au labourage Ailleurs ce sont des marais dans lesquels les propriétaires laissent paitre leurs chevaux & leur bétail pendant l'été. Par tout où l'art ne peut pas les dessécher, ils ne font encore aucun tort à l'agriculture, parcequ'ils ne sont pas naturellement propres à être cultivés. Mais j'en connois, que l'on pourroit dessécher, pour y semer une grande quantité de grain. Peut-être même que cela auroit déjà eu lieu, s'ils avoienc apartenu à des particuliers. L'expérience montre, que l'on fait peu de cas des biens communs, & qu'on ne les entretient pas comme l'on devroit. Chaque particulier qui y a part regrette les dépenses & la peine qu'il faudroit emploier pour les bonifier. On se persuade que ce qu'on y met de tems & de peine est moins pour soi que pour les autres. Et il y a parmi les gens du commun peu de ces cœurs nobles & généreux, qui sentent du plaisir à confacrer son bien & son travail pour l'avantage du public. Enfin nous avons plufieurs plaines d'une vaste étendue & arides, qu'on emploie pour des pâturages communs Ce sont celles-ci qui diminuent la quantité des terres labourables. Par là même que ce sont des biens communs, on n'y seme rien. On pourra m'objecter, que l'on ne sçauroit entretenir ces chevaux & ce bétail, qui y trouvent and the court of the court

JICV

trouvent actuellement leur nourriture en été. Si ces biens apartenoient à des particuliers, ils agiroient comme l'on fait communément avec des terres séches. On en laboureroit le tiers, ou tout au moins le quart, & le reste rapporteroit encore asses de fourage, pour entretenir pendant toute l'année le bétail, qui y broute à peine pendant cinq mois. Ce calcul est d'autant plus vrai, qu'il est fondé sur l'expérience. Qu'on interroge tous ceux qui ont des terres semblables à celle dont il s'agit, & qui les entretiennent bien. Ils répondront que s'ils les métamorphosoient en de simples pâturages, ils auroient beaucoup de peine à entretenir pendant l'été, le même bétail qu'ils nourrissent toute l'année, avec le foin que leur produit cette partie, qu'ils n'enfemencent pas.

ON n'aura pas de peine à concevoir comment cela se peut: car 1º. la culture du grain engraisse la terre, le labourage la renouvelle, la rend plus meuble, & lui donne de nouvelles forces pour produire de l'herbe. Au contraire le terrein que l'on n'emploie qu'au pâturage, devient peu à peu dur, compacte & stérile: bientôt il ne produit plus tout ce qu'il pourroit produire. Il est vrai cependant que les pâturages engraissent un peu la terre. à cause du fumier du bétail. Mais il est incontestable, que le fumier crud ne produit pas le même effet, tombant sur la surface d'un terrein sec & compacte, que celui qui a fermenté avec de la paille & d'autres choses, & qui est mêlé avec la terre. Cela le voit

voit tous les jours en comparant avec ces pâturages, les terres qui les touchent, & qui sont par conséquent d'une même espece. Une simple haïe sépare un terrein gras & fertile couvert de grain & de fourages. d'un pâturage maigre & stérile. D'ailleurs, dans un pâturage, il se perd beaucoup d'herbe. bétail choisit les plantes qui sont le plus de fon goût, & les autres sont pour la plupart foulées aux pieds: le premier mois, il vit dans l'abondance & le reste du tems, qu'il est dans les pâturages, il meurt de faim. Si l'on fauchoit cette même herbe, & qu'on la ferrat, elle seroit toute mise à profit. En voilà assés pour répondre à l'objection proposée. On voit que la culture du grain loin de diminuer les fourages contribue à les augmen-

FAISONS encore en passant une observation, qui découle de ce que nous venons de dire. Je suis persuadé que l'on ne devroit emploier pour des pâturages, que les lieux qui ne sont pas propres pour le labourage; que ceux qui sont rapides & trop escarpés pour pouvoir y conduire la charüe, on enfin ces lieux bas sur le bord des riviéres, où nous pouvons craindre que le bled ne soit inondé. S'il y a des pâturages dans les lieux où il pourroit y avoir du grain, c'est une marque que le pais n'est pas peuplé ou quelqu'autre raison s'oppose aux progrés de l'agriculture. Je l'ai dit plus haut. Les biens communs ne font pas ensemencés parceque plusieurs personnes y ont part. On peut donc dire que les biens communs, entant que tels, sont des obstacles pour l'agriculture.

IL est vrai qu'il y a un petit nombre de biens communs où l'on seme du grain. Dans quelques endroits chaque propriétaire peut en labourer un arpent, ou une autre mésure déterminée. Mais ces fortes de partages sont plus nuisibles, qu'utiles à ces terres La plupart de ceux, qui les cultivent, ont d'autres biens, qu'ils ne veulent pas priver d'engrais, pour le prodiguer à ceux qui ne leur apartiennent pas. Ils n'y sement que de l'avoine, qui n'a pas besoin de fumier; ou s'ils y jettent d'autres graines l'intérêt particulier les empéche de travailler les terreins comme il faut. Ils prennent ce qui vient: ils succent ainsi la graisse d'un terrein qui dépérit chaque jour. On voit que cela ne contribüe pas beaucoup aux progrés de l'agriculture.

AILLEURS on donne à ceux qui n'ont point de terres une portion de ces biens communs, pour s'y bâtir une petite demeure & pour la cultiver. Ainsi il y croit un peu de grain, mais à d'autres égards, on fait par là un mal beaucoup plus grand. Ces sortes d'établissemens sont le siège de la paresse, & une pépinière de mandians. Un jeune étourdi, qui n'a rien, épouse dans ces lieux là une fille aussi pauvre, & aussi inconsidérée que lui. Ils comptent sur un établissement dans les biens communs. & ils demandent la portion que la coutume leur assigne. Ils y bâtissent avec le secours de leurs voisins une misérable cabane,

bane, & dès lors ils se persuadent, qu'ils possédent un bien considérable.

AU bout de six ans, ils ont donné le jour à six mendiants. Car on sçait que les pauvres sont toujours plus féconds que les riches. ne seroit pas difficile d'en déviner la raison, mais ce n'est pas le lieu de l'examiner: pendant les deux époux éprouvent alors que leur petit terrein n'est pas capable de les entretenir avec une nombreuse famille. ils accoutument leurs enfans à aller mandier, & par là même à ne rien faire. De là nait une trés mauvaise éducation. Parvenus à un âge plus avancé, ces enfans n'osent plus demander l'aumone, ils n'entendent aucune profession; personne ne veut prendre à son service des gens accoutumés à vivre dans l'oisiveté. Ainsi ils sont forcés à aller chercher dans les païs étrangers un entretien qu'ils ne trouvent pas dans le leur. Ce n'est pas l'imagination qui travaille ici; ce sont des faits, dont nous sommes chaque jour les témoins. Il est connu qu'il y a beaucoup de Suisses dans l'Alsace, dans la Lorraine, dans l'Evéché de Bâle, & où n'y en a-t'il pas? Et j'ai remarqué que la plupart étoient originaires des lieux, où les biens communs sont emploiés comme je viens de le dire. Que l'on observe d'où viennent la plus grande partie de nos mendians, on trouvera encore qu'ils fortent de ces campagnes.

JE connois au contraire des communautés, qui ont partagé leurs biens communs, & où F il n'y a presque plus de mendians. doute, qu'il y a encore des pauvres, comme ils ne peuvent pas compter sur une petite portion des terres de leur communauté, ils tâchent de gagner leur vie par le travail de leurs mains. S'ils n'ont point de demeure fixe ils se mettent au service de quelqu'un; & s'ils sont mariés, & qu'ils aient des enfans, ils les mettent en pension, pour très peu de chose chés des païsans. Là on les élève dans l'habitude du travail, car un païsan qui a un bien considérable, peut toujours occuper un enfant quelque âge qu'il ait. Enfin si ces parens qui n'ont pas de quoi vivre veulent demeurer ensemble, ils louent à un très bas prix une petite demeure, dans un endroit, où ils peuvent trouver à s'occuper. Ils travaillent à la journée pour s'entretenir eux & leurs enfans. Je suis donc encore fondé à conclure, que les biens communs, entant que tels, sont toujours nuisibles.

TELLES étoient depuis longtems mes idées sur cette matière; mais quelle n'a pas été ma joie, lorsque j'ai apris que c'étoient aussi celles d'une des nations les plus éclairées de l'Europe. Les Anglois ont obligé les communautés, qui possédoient des terres en communautés, qui possédoient des terres en communautés partager entr'eux. Ils avoient observé comme moi, que ces établissemens étoient nuisibles à l'agriculture, & que l'on n'en tiroit pas toute l'utilité, que l'on auroit pu.

MAIS je m'arrête trop sur cet article, comment me pardonnera t'on cette digression, si

si j'emploie encore quelques instans à prouver l'utilité de ces partages des biens communs? Cependant j'hasarderai quelques idées là dessus, qui serviront à saire toujours mieux comprenre combien ils sont sunestes à l'agriculture.

SI l'on partageoit les biens communs entre les propriétaires, au lieu de mauvais pâturages mal entretenus, on y verroit naitre des fonds fertiles, garnis de grains, de fruits & de fourage. Un pere qui aura un certain nombre de fils, entre lesquels il ne peut partager qu'un assés petit héritage, seroit charmé de pouvoir remettre à un ou à deux d'entr'eux la portion, qu'il auroit dans les terres de la communauté.

CELUI qui vit du travail de ses mains, & qui lutte souvent contre la misére, sans retirer de ces fonds d'autre profit, que celui de pouvoir y mettre une vache pendant cinq mois de l'année, pour l'y laisser mourir de faim, se verroit tout à coup le maître d'une possession considérable. Il y auroit du grain & d'autres fruits pour entretenir sa famille. & fa vache auroit à manger pendant douze mois. Ceux qui possédant assés de bien fonds n'auroient pas besoin de garder leur portion, pourroient la vendre à ceux qui n'en auroient point, ou la louer à quelque autre, qui n'auroit pas de bien, & qui y trouveroit de quoi vivre, au lieu d'aller chercher son entretien chés les étrangers. En un mot le païs seroit plus peuplé, & plus en état de nourrir ses habitans; l'agriculture seroit persectionnée, & l'on pourroit élever plus de bétail. Examinons par exemple les terres, qui apartiennent en commun à la ville de Thun. Si au lieu de les emploier comme pâturages, on les labouroit, je suis assuré qu'on pourroit y établir un grand village, fort peuplé, dont tous les habitans pourroient se nourrir. Le tiers, ou le quart produiroit du grain, & le reste entretiendroit toute l'année le bétail qu'elle entretenoit asses mal pendant cinq mois seulement. Quel avantage pour le païs si on cultivoit toutes ces terres! Elles le seroient, si on les partageoit entre les particuliers.

VII. LES Fabriques établies dans quelques endroits sont un septieme obstacle, qui nuit à l'agriculture. Que l'on ne croie pas que je fois l'ennemi des fabriques & des manufactures. Bien dirigées, elles sont d'une grande utilité. Elles nourrissent un grand nombre de pauvres, & elles enrichissent quelques particuliers. Plus il y a de personnes riches dans un païs, plus il est florissant. Quand je dis que les fabriques sont nuisibles à l'agriculture, je ne parle que de celles, qui sont mal placées. Je m'explique. Elles ne nuisent pas dans les villes: là elles sont utiles; c'est là leur véritable lieu. S'il y en a quelques unes qui ne puissent être établies, qu'au dehors, on peut le faire, pourvu qu'on n'y admette que des habitans de la ville. Je n'ai jamais ouï dire, que les fabriques, qui sont aux environs de Zoffingue sussent nuisibles à l'agriculture. La plupart des près de ces lieux là peuvent être arrosés; ils rapportent avec peu de travail; il y a peu de terrein,

terrein, que l'on puisse ensemencer. Dans l'Oberland, dans le Simenthal, dans le Veisland, où il n'y a pas beaucoup de terres laubouracles, l'on s'y applique sur tout à élever beaucoup de bétail; occupation, qui ne demande pas autant de travail, que la culture des terres: là encore les fabriques ne nuisent pas.

DANS les endroits au contraire, où l'on ne peut pas profiter du terrein qu'en le cultivant avec soin, il est évident que les fabriques sont funestes. Afin qu'on put les y souffrir, il faudroit que le païs fut assés peuplé pour que les habitans fussent en état de s'appliquer à ces deux ouvrages, sans qu'ils se nuisissent réciproquement. Elles seroient encore suportables, si on n'y avoit besoin que des vieillards, ou des enfans, qui ne sont pas assés forts pour labourer la terre. j'ai été irrité de remarquer des campagnes labourables, mal entretenues, tandis que je voiois des mains assés fortes, pour travailler à la terre, occupées à filer ou à tricoter des bas. On pourra décider maintenant, si nous avons des fabriques, qui nuisent à l'agriculture dans les lieux, où elles sont.

VIII JE mets au buitieme rang parmi les obstacles, qui occupent maintenant mes recherches, L'indivisiblité des Terres. Il y a plusieurs endroits dans nôtre païs où le cadet des fils d'un bon païsan hérite toutes les terres de son pere, qu'il achéte de ses ainés & de ses sœurs, suivant une estimation, qui d'ordinaire est à son avantage. Ceci ne regarde

que la Province allemande du Canton de Berne. l'ai remarqué que cette coutume est nuisible, lors que ces biens fonds sont considérables. Nos païsans sont faits de telle sorte, qu'ils craignent de faire des fraix, qui ne leur promettent qu'une utilité future. Ils ne tiennent pas un assés grand nombre de domestiques, pour cultiver des terres d'une grande étendüe. Ils préférent d'en laisser une partie en pâturages ou en friches au grand désavantage de l'agriculture. Si ces mêmes terres étoient partagées, chaque particulier avec sa famille n'auroit pas de peine à cultiver sa portion. Je ne veux pas dire cependant, que l'on dut souhaiter, que tous les plus petits fonds fussent partagés; cela seroit sujet à d'autres inconvéniens. Je connois des biens de païsans, qui ont été distribué entre deux, trois, ou quatre personnes, & l'on m'a assuré, qu'aujourd'hui chacune de ces portions rapporte autant qu'elles faisoient toutes ensemble. Ma propolition est donc suffisament démontrée.

IX. LE partage mal entendu du terrein forme le neuvieme obstacle. Je trouve que le terrein est mal distribué à deux égards. Souvent on seme du grain dans une terre, qui n'est point propre pour cela, & que l'on ne devroit emploier que pour des pâturages; tandis que l'on laisse les près dans des lieux propres à être labourés. On cultive avec soin des terres rapides, qui ne peuvent rapporter que du soin. Un pauvre ouvrier est engagé par la modicité du prix d'acheter un morceau de terre asséé étendu, mais sort penchant. Il travaille, il süe,

süe, & il ne s'enrichit. Le prosit qu'il en retire ne paie pas sa peine. Il est constant que des terreins de cette nature demandent la moitié plus de travail, & que leur rapport est beaucoup moindre, que celui d'un terrein uni. J'ai déjà prouvé plus haut, combien cela est funeste à l'agriculture. Le terrein est encore mal distribué à un second égard. Dans de grands villages, les possessions d'un seul particulier sont composées de plusieurs pieces. Cette distribution augmente la peine, elle fait perdre beaucoup de tems, & rend la culture plus difficile. En Angleterre & en Ecosse, il y a une loi qui oblige le plus petit nombre des habitans d'un village à se soumettre à la volonté du plus grand nombre, lors qu'il juge à propos d'échanger différens morceaux de terre, pour r'assembler les possessions de chaque particulier.

X. LE dixieme obstacle, c'est que dans plufieurs endroits, on ne tire pas tout le parti qu'on pourroit tirer de l'eau. Il arrive souvent surtout dans les lieux, qui ont des terreins en communauté, que l'on laisse perdre de grands ruiffeaux d'excellentes eaux, très propres à arroser les terres. D'autrefois on ne la conduit pas dans les endroits où elle pourroit arroser le plus de terrein. Cela fait un grand tort à la culture du grain. Si au premier coup d'œil on n'aperçoit pas la liaison que cela peut avoir avec nôtre matière, un moment de réflexion le fera bientot remarquer. Nous avons déjà posé pour principe, que l'augmentation des fourages encourage dans un païs la culture du du grain. On entretient plus de bétail, qui est absolument nécessaire pour le labourage, & qui nous fournit une plus grande quantité. d'engrais. Vous remarquerés sans peine qu'un particulier qui posséde une piece qui peut être arrosée, laboure plus de terres que celui qui en posséde une autre de même grandeur, mais dont le terrein est sec. La proposition que j'ai avancée est donc incontestable. Quelques exemples la rendront encore plus évidente. Examinons le village d'Arwangen. compte un grand nombre de riches païsans, & plusieurs personnes judicieuses ont remarqué que la richesse de ce lieu confistoit dans un grand ruisseau avec lequel les habitans arrosent une grande partie de terrein, qui leur produit beaucoup de fourages. Leurs champs bien engraissés font d'un très grand rapport. Cette espece de possession y est fort chère, quoi qu'elle soit ailleurs à un prix asses médiocre. Je pourrois encore citer deux villages. que je connois, mais il ne m'est permis de les nommer ici. Eloignés d'une demie lieue l'un de l'autre, leurs terres se touchent d'un côté & ils ont la même quantité d'un terrain qui est à peu près de la même nature. Cependant, l'un a beaucoup plus de grain que l'autre, comme on le voit par les dixmes, que produisent l'un & l'autre. Les habitans du premier font aussi beaucoup plus riches que ceux du second. Si l'on passe au travers de l'un & de l'autre, un coup d'œil jetté au hafard fur tout ce que l'on remarque sera suffifant pour en convaincre tout homme de bon fens. fens. En particulier les jeunes garçons sont dans le premier plus grands, mieux saits, & plus robustes. Je demandai d'où venoit cette différence dans la richesse & dans le rapport des terres, puis qu'elles me paroissoient à peu près de la même étendue. On me répondit que l'un avoit une plus grande quantité de prés, qui pouvoient être arrosés. Cet éclair-cissement me venoit de personnes, qui avoient examiné la chose avec soin, & qui pouvoient en juger pertinement.

POUR se convaincre qu'il n'y a point d'autre cause de cette différence, on n'a qu'à faire attention que suivant le cours naturel des choles, le plus pauvre des deux villages devroit être le plus riche; sa situation & d'autres circonstances le mettent plus à portée de vendre son grain & même à un prix plus haut. Qu'on ne pense pas que l'un d'entr'eux se soit enrichi par le commerce, il est certain, que les habitans de l'un & de l'antre ne commercent point. Ces deux exemples prouvent; qu'un usage convenable des eaux contribue à encourager la culture des grains: mais que lors que dans nôtre païs on laisse perdre inutilement les eaux, cette négligence forme un obstacle confidérable.

ON pourroit peut-être croîre, que mon idée seroit de multiplier les prés, que l'on arrose, & qui ne produisent communement point de grain. Ainsi ce qui seroit selon moi un obstacle à la culture des grains, lui seroit au contraire utile, puisque par là on conserve une

une plus grande portion de terrein pour le labourage.

I'AI déjà tâché de prévenir cette objection. l'avoue qu'il est possible que l'arrosement des prés enlève aux grains quelques portions de terrein, qu'on lui auroit peut-être confacré. Mais c'est peu de chose, un petit champ bien engraissé produira plus qu'un plus grand, qui le fera moins. On aura du remarquer plus haut, que le meilleur moien d'avoir beaucoup d'engrais étoit d'avoir du fourage pour nourrir beaucoup de bétail. Quel mal y aura-t'il donc, si on ôte quelques terres au labourage, pourvu que ce qui reste soit d'un plus grand Mais au contraire il est bien plus rapport. nuisible à l'agriculture, lors que l'on ensemence beaucoup de terroir maigre & mal travaillé.

XI. LES vignes nuisent encore ordinairement à la culture des bleds. Ce n'est pas qu'elles privent les grains d'un terrein, qui leur feroit propre. Car on les place d'ordinaire dans des lieux penchans, que l'on ne peut pas labourer. Du moins cela doit être ainsi. Mais d'abord, les vignes demandent beaucoup d'engrais. Comme on elpére d'en tirer plus de profit, que des champs, on ôte à ceux ci le fumier qui leur est nécessaire. Ainsi on voit d'ordinaire des champs maigres & de petite aparence dans les endroits où il y a beaucoup J'ai dit que les vignes étoient un de vignes. obstacle dans quelques endroits seulement; je ne parle en effét que de ceux, où il y a beaucoup

coup de campagnes séches, & où il faut nécessairement du fumier, que s'il y a des près qui peuvent être arrosés, alors les vignes ne sont pas un obstacle à l'agriculture.

LES vignes nuisent en second lieu à l'agriculture, parce qu'elles exigent beaucoup de Elles occupent plusieurs personnes, travail. qui s'appliqueroient au labourage. Cela est dangereux, si le païs n'a pas assés de monde pour faire l'un & l'autre. C'est ce qui détermina autrefois le souverain Magistrat de ce Canton de défendre, que l'on plantasse de nouvelles vignes. On a établi la même loi Cette raison auroit été suffisante en France. pour prouver ma proposition. Tels sont se-Ion moi les principaux obstacles, qui s'oposent à la culture des grains dans nôtre patrie. Si l'on en trouve d'autres, je pense qu'on peut les rapporter à ceux, que je viens d'indiquer. Les uns sont propres à nôtre païs, d'autres lui sont communs avec nos voilins. le pourrois peut - être en alléguer un certain nombre, mais je m'y suis déjà assés arrêté, & ils ne sont que de peu d'importance. Je ne puis cependant pas m'empêcher de toucher encore cette question.

ON dispute pour savoir, si les pommes de terre sont nuisibles à la culture des bleds, ou si elles ne le sont pas? Ceux qui sont pour la négative alléguent que l'on seme d'ordinaire du grain dans les lieux, où il y a eu des pommes de terre l'été auparavant. Cette seule raison engage les laboureurs d'ensemencer des terres,

terres, qui ne l'auroient pas été sans cela. On en conclut que la culture du grain est plutot augmentée que diminuée par ce moien. Cela est vrai en partie. Mais il n'est pas moins certain que l'on plante souvent des pommes de terre, dans des champs, où l'on auroit semé du bled. On a remarqué que les dixmes de plusieurs endroits ont diminué considérablement depuis que la faveur de ce légume est si considérablement augmentée. Comme je n'ai pas encore eu occasion d'examiner de près cette affaire, je ne veux pas porter de jugement. Je passe donc à l'examen de la troisieme proposition générale, qui est contenue dans la question proposée: Quels sont les avantages que nous avons pour l'avancement de la culture des grains!

HI. PARTIE.

Je fouhaiterois de pouvoir en faire une auffi longue liste, que celle, que je viens de donner des obstacles. Quoi qu'il en soit, nous ne laissons pas d'avoir des avantages très considérables. Heureux si nous étions affés sages pour en profiter.

I. LE premier avantage consiste dans la grande variété du terroir que l'on rencontre dans la Suisse. Je ne crois pas qu'il y ait un païs, où dans un espace égal, & même plus grand, on trouve une aussi grande diversité à cet égard, que dans nôtre païs en général, ou seulement dans le Canton de Berne. On y voit des terroirs secs, des terroirs humides,

des, des terres grasses & des terres graveleuses, des contrées sauvages & des contrées sertiles, des champs unis, & des terres penchantes, en un mot, on y trouve toutes les
especes de terroirs ou de positions que l'on
peut imaginer, au lieu que dans les païs plats
le terroir est partout le même. Pour faire
connoître cette variété du terroir de la Suisse,
ou seulement du Canton de Berne, il faudroit
décrire à part les dissérens quartiers qu'on y
rencontre, en les comparant les unes avec les
autres, & en faire apercevoir la diversité sensible.

CHAQUE personne, qui considére notre païs en gros sçait que l'oberland, le Simmenthal, l'Ementhal, le haut & le bas Argau, le Païs de Vaud, & d'autres parties du Canton de Berne sont autant de quartiers disférens, qui n'ont que peu ou point de ressemblance les uns avec les autres. Mais l'expérience & un examen plus exact, montrent, que ces parties générales rensement elles mêmes plusieurs quartiers dissérens pour la température de l'air & pour le terroir. L'un est propre pour une sorte de grain, & l'autre pour une autre espece; ensorte que des champs qui se touchent à peu près sont d'une nature & d'un rapport tout dissérent.

PRES de Gottstadt, est une campagne, apartenante au village de Safneren. Elle est située entre la Tiéle & l'Aar. Le terrein est composé d'une sorte de terre grasse, que les habitans nomment Eigrund. C'est là que croit peut-

peut-être le meilleur grain, qu'il y ait dans nôtre païs. Aussi est-il plus cher; on le vend ordinairement un bache de plus que l'autre. Ce qu'il a de particulier, c'est que les epics ont autant de barbe que ceux de l'orge, & que si on seme dans ce lieu du bled ordinaire, il en acquiert tout comme l'autre, dès la troisseme année. Le ségle au contraire n'y réussite pas. Il léve, il croit, & la paille a souvent six pieds de haut, les épics paroissent beaux, mais ils ne renserment point de grain. Pas loin de ce premier champ, on en trouve un autre d'une nature toute dissérente, le froment qu'il produit est asses mauvais, tandis que le ségle en est excellent.

l'extrême variété du terroir dans la Suisse. On auroit peine à rencontrer un seul bien de campagne un peu considérable, où on ne la remarque.

CETTE variété doit à plusieurs égards être extrêmement savorable à la culture des grains, si on sçait en prositer avec prudence. Tout le monde sçait, que les dissérentes especes demandent un terroir dissérent. L'une veut l'humide, & l'autre le sec, celle-ci aime une terre pésante & serrée, celle là une terre legére. Quelques sortes aiment les lieux un peu penchans, d'autres les plaines unies. Il n'y a donc pas de grain, pour lequel on ne puisse trouver le lieu qui lui est le plus propre, & où il croitra le mieux. Dans les païs unis,

unis, où la terre est presque partout la même, on ne peut cultiver qu'une seule espece de grain, & il arrive que dans les années, où la saison n'a pas été savorable, la misére y est générale. Au contraire dans un païs, où l'on trouve cette utile variété, tout ne peut pas manquer à la fois, la même saison, qui nuit à une espece est savorable à l'autre. C'est ainsi que nous serions préservés des grandes chertés de grain, si nous sçavions prositer de la diversité de nôtre terroir.

UNE foule d'expériences ont convaincu tout le monde, que deux ou plusieurs sortes de terres mélées l'une avec l'autre, étoient propres à les fertiliser, & comme l'on rencontre cette variété dans tous les terreins un peu considérables, le laboureur pourroit trouver dans son propre fonds, dequoi le fertiliser sans beaucoup de travail & de dépense, s'il sçavoit profiter de cette ouverture. La grande abondance de bétail, que l'on éléve dans notre patrie, est la seconde chose, qui contribüe à l'avancement de la culture des bleds. Elle lui est doublement utile. Elle procure à un prix trés modique, tous les bestiaux, qui sont nécessaires pour le travail des terres. Nôtre païs est rude dans la plupart des endroits & la culture y devient très pénible. Nous avons besoin d'un très gros attelage, pour que la charue puisse pénétrer. Si le bétail étoit plus rare & plus cher , la plupart des païsans ne seroient point en état de soutenir les fraix du labourage : Ils seroient obligés de laisser leurs terres en friche. L'abondance du

du bétail nous procure en second lieu tout le sumier qui est nécessaire pour l'engrais de nos terres. J'ai déjà remarqué que nous n'avons aucun terrein, qui soit assés gras par lui même. Si l'on veut y faire croitre du bled, il faut dans de certains tems y mettre une assés grande quantité de sumier. Nous en avons les moiens. Et c'est ainsi que le grand nombre de bestiaux encourage l'agriculture.

JE sçais qu'il y a d'autres moiens pour engraisser les terres & pour les rendre fertilles. Ainsi la marne, le limon, que l'on tire du fond des eaux dormantes, le mélange de plusieurs sortes de terres; sont autant de moiens, que l'on peut mettre en œuvre pour cela: mais ils sont tous sujets à bien des inconvéniens que le sumier n'a point. Elles peuvent ne pas réussir, ou même être nuisibles, lors qu'on les sait sans précautions, ou sans connoissances, au lieu que l'engrais ordinaire ne fait jamais de mal, bien qu'il ne produise pas le même effet dans tous les terroirs.

111. LE troisieme avantage, dont nous jouissons par rapport à la culture des bleds, c'est l'extrême facilité avec laquelle nous pouvons transporter chés nos voisins ce que nous en avons de trop. Les rivières, dont la Suisse est arrosée en font le principal instrument. Quand nous allons acheter du grain ailleurs, les voitures en augmentent beaucoup le prix. Mais si une mauvaise année, ou quelqu'autre circonstance mettoient nos voisins dans le cas d'avoir besoin de grains, ils chercheroient sans doute

doute à en tirer de nôtre païs, parce qu'ils pourroient le conduire chés eux avec beaucoup plus de facilité. Par la même ils pourroient l'acheter plus cher parmi nous & le donner à meilleur marché dans leur païs.

IV. LA quatrieme chose, qui devroit contribuer parmi nous à encourager l'agriculture, c'est le modique interêt que l'on pase annuellement de l'argent, qu'on emprunte. Les Auteurs françois qui parlent de l'agriculture, nous assurent qu'une des causes, qui la font tomber parmi eux, ou du moins qui l'empêchent de se pousser comme elle pourroit l'être, c'est le gros interêt, que l'on païe de l'argent. On y demande six pour cent, & au delà. Il est fort naturel de concevoir, que cet interêt doit produire ce mauvais effet par plusieurs raisons. J'en rapporterai une seule, qui doit fraper tout le monde. Quand un laboureur n'est pas en état de fournir aux fraix de son travail, il faut qu'il emprunte de l'argent pour cela, ou qu'il laisse ses terres en friche. Ne pouvant trouver de l'argent qu'à un gros interêt, il choisit ce dernier parti, ou il ne cultive pas fes champs, comme il le devroit. Un gros interêt le ruineroit, & le profit, qu'il tireroit de ses terres ne seroit pas suffisant pour le païer, & en même tems pour recompenser ses peines. Nous avons donc à cet égard de l'avantage sur nos voisins. Le païsan trouve de l'argent à quatre pour cent, & souvent à moins. L'interêt paié, une abondante recolte récompense richement ses peines. V. LE

V. LE cinquieme & dernier avantage dont nous jouissons pour l'encouragement de l'agriculture, est celui qui me paroit le plus considérable. Je veux parler de l'administration aussi douce que sage, sous laquelle nous avons le bonheur de vivre. Cette idée agréable remplit mon cœur des plus vifs sentimens. bénis souvent la Providence, qui m'a fait naitre dans un tel païs, sous une telle domination. Le seul objet des soins de nôtre Souverain est de procurer aux peuples, qui lui font foumis, les biens de la paix, du repos & de la sureté. Sa prudence toujours attentive prevoit bien à l'avance tous les maux, ani peuvent troubler nôtre félicité. les sujets ne sont malheureux, à moins qu'ils ne se soient précipités eux mêmes dans la mifére, par une conduite vicieuse, ou criminelle. Nous ne connoissons pas ces partilans avides, qui s'enrichissent de la sueur & du sang des sujets. & qui volent en même tems le Prince. Nous n'entendons jamais les fanglots & les plaintes des malheureux, que l'injustice opri-Tout retentit au contraire des bénédictions de ces infortunés, en faveur desquels le Magistrat tient toujours les trélors ouverts. & dont il soulage la milère avec une main constament bienfaisante. Ailleurs le laboureur est toujours dans l'incertitude pour savoir si les fruits de tant de travaux lui demeureront. ou s'ils ne feront pas plutot la proie d'un injuste ravisseur. Chés nous il peut être tranquile, dans l'affurance que sous la protection d'un Souverain toujours juste, il pourra manger

ger avec ses enfans & ses domestiques les revenus de son travail & de son industrie. Quel encouragement pour lui à continuer son application, à redoubler son activité, & à perfectionner avec joie l'art utile qu'il exerce. S'il est incontestable que l'opression, la misére, & un gouvernement trop sévére, découragent l'ouvrier, & font languir la culture des terres, il ne l'est pas moins aussi, que la liberté, la tranquilité, la seureté, & une administration douce & paisible doivent faire fleurir l'agriculture, animer l'application, remplir les ouvriers de joie & d'ardeur, & parer nos campagnes des plus riches trésors. Il est encore certain que le Canton de Berne, qui jouit d'une manière si distinguée des premiers avantages, peut aussi se flatter de surpasser plusieurs de ses voisins dans l'art de cultiver les terres.

C'EST ainsi que je crois avoir répondu à la troisieme question que je devois examiner. Il est tems maintenant de terminer une dissertation, qui pourroit bien passer les bornes prescrites aux ouvrages de cette espece. J'ai cherché à être court. Je n'ai traité qu'en passant plusieurs choses, qui auroient demandé beaucoup plus de détails. Peut-être qu'à cause de cela je n'ai pas exprimé mes idées avec toute la clarté que j'aurois désiré.

SI j'avois cherché à faire parade d'érudition, j'aurois pu rapporter souvent les opinions des plus célébres Auteurs. Mais j'ai craint qu'ajoutant tant de longueurs à un stile aussi sec. sec, il ne m'arrivat ce que dit Pope d'un faiseur d'Epithaphes. J'aurois pu comme lui perdre toutes mes peines. On ne lisoit pas une partie de ses ouvrages, & l'on n'ajoutoit aucune soi à l'autre.

Fortunatus & ille; Deos qui novit agrestes. VIRG.

